

MILO RAU

INTERNATIONAL INSTITUTE
OF POLITICAL MURDER

HATE RADIO

AUDITORIUM DU GRAND AVIGNON
LE PONTET

21 22 23 24 à 18H

AUDITORIUM DU GRAND AVIGNON - LE PONTET

durée 2h – spectacle en français et en kinyarwanda surtitré en français

texte et mise en scène **Milo Rau**

production et dramaturgie **Jens Dietrich**

scénographie et costumes **Anton Lukas**

direction de production et conseil à la dramaturgie **Milena Kipfmüller**

vidéo **Marcel Bächtiger**

son **Jens Baudisch**

assistanat à la mise en scène **Mascha Euchner-Martinez**

collaboration scientifique **Eva-Maria Bertschy**

avec **Afazali Dewaele, Sébastien Foucault, Estelle Marion, Nancy Nkusi, Diogène "Atome" Ntarindwa**

production IIPM - International Institute of Political Murder

coproduction HauptstadtKulturfonds Berlin, Pourcent culturel suisse Migros, Pro Helvetia Fondation suisse pour la culture, Kulturamt St. Gallen, Kunsthaus Bregenz, Ernst Göhner Stiftung, Hebbel am Ufer (Berlin), Schlachthaus Theater Bern, Beursschouwburg (Bruxelles), Migros Museum (Zurich), Kaserne (Bâle), Südpol (Lucerne), Verbrecher Verlag (Berlin), Kigali Genocide Memorial Centre avec le soutien de kulturelles.bl (Bâle), de Amt für Kultur (Lucerne), du Goethe Institut Bruxelles, du Goethe Institut Johannesburg, de Brussel Airlines, de Spacial Solutions, de la Commission nationale de Lutte contre le Génocide (CNLG), du Deutscher Entwicklungsdienst (DED), de Contact FM Kigali et d'IBUKA Rwanda (Organisation regroupant les associations de victimes du génocide au Rwanda), de la Hochschule der Künste Bern (HKB) et de la Fondation Friede Springer
Le Festival reçoit le soutien de Pro Helvetia Fondation suisse pour la culture pour la présentation de ce spectacle à Avignon.

Spectacle créé le 1^{er} décembre 2011 au HAU - Hebbel am Ufer, Berlin.

Les dates de Hate Radio après le Festival d'Avignon :

les 28 et 29 août 2013 au Madli Levi Festival à Ljubljana ; les 3 et 4 septembre à l'Homo Novus Festival à Riga ; les 2 et 3 octobre au Frascati Theater à Amsterdam ; du 15 au 20 octobre au KRT Festival à Cracovie ; à partir du 25 novembre en tournée en Afrique du Sud.

A synopsis in English is available from the ticket office or from the front-of-house staff.

Lorsque l'avion du président rwandais Habyarimana est abattu par deux missiles le 6 avril 1994, peu avant l'atterrissage, c'est le signal de départ du génocide le plus cruel jamais enregistré depuis la fin de la guerre froide. Au cours des mois d'avril, de mai et de juin 1994, on estime qu'entre 800 000 et 1 million de personnes appartenant à la minorité tutsie ainsi que des milliers de Hutus modérés sont assassinés dans cet État de l'Afrique centrale.

Le génocide s'opère en un laps de temps très court – 100 jours (le plus rapide de l'histoire) –, et implique toutes les couches de la population. Les cadavres bordent les rues, remplissent les églises, les écoles et les hôpitaux. Des actes de barbarie inimaginables accompagnent cette hécatombe. Des citoyens de classe moyenne torturent leurs voisins, des professeurs noient leurs élèves, des enfants tuent leurs camarades de jeu.

Bien avant les « 100 jours », la station de radio la plus populaire du pays, la Radio-Télévision Libre des Mille Collines (RTL) a pratiqué, quotidiennement, avec des techniques innovantes, un véritable lavage de cerveau chez ses auditeurs. Elle a savamment travaillé à la déshumanisation progressive des uns (Tutsis et Hutus modérés) et à la radicalisation sauvage des autres. La programmation mêlait à la musique pop et aux reportages sportifs des pamphlets politiques et des appels explicites au meurtre. Le studio de RTL est ainsi devenu, en quelques mois, un laboratoire de propagation d'idées racistes, égrenées au milieu d'émissions de divertissement. Il a activement œuvré pour la naissance du premier génocide réellement « post-moderne ».

Entretien avec Milo Rau

Pourquoi avez-vous choisi de reconstituer un studio de radio pour aborder le génocide rwandais ?

Milo Rau : Si le prologue et l'épilogue de *Hate Radio* sont composés de témoignages, le cœur de notre projet était de reconstituer une émission imaginaire dans le studio de la Radio-Télévision Libre des Mille Collines, qui émettait à Kigali avant et pendant le génocide. Cette émission n'a jamais existé telle que nous la présentons, mais nous avons repris des extraits d'émissions bien réelles, qui se sont déroulées à cette époque. Quand on m'a demandé, il y a cinq ans, de travailler sur le génocide rwandais, j'ai lu toutes sortes de documents et j'ai très vite réalisé que je ne parviendrais pas à fictionner une réalité aussi forte. Je me suis alors souvenu de l'histoire de la Radio-Télévision Libre des Mille Collines (RTL) et de l'un de ses animateurs vedettes, Georges Ruggiu, le seul Blanc qui travaillait dans cette radio, après être arrivé par hasard au Rwanda.

L'un des animateurs était donc d'origine belge ?

Tout à fait. Il était en conséquence un alibi pour donner de la légitimité à cette radio, en gommant son identité communautaire, celle des Hutus du Rwanda. En travaillant sur les archives de cette radio, j'ai, par ailleurs, réalisé que j'avais dix-sept ans lorsque le génocide s'est déroulé et que j'écoutais en Suisse la même musique que celle diffusée sur les antennes de la RTL. Les futurs assassins avaient donc à peu près le même âge que moi, la majorité ayant entre seize et vingt-cinq ans. Ils écoutaient cette radio parce qu'on y passait la meilleure musique en provenance du Congo et, plus largement, du continent africain, dans une étonnante décontraction et une ambiance tout à fait joyeuse. C'est ce rire du bourreau qui allait devenir le nucléus de mon projet pour raconter cette histoire complexe.

Avez-vous rencontré les animateurs de la RTL qui sont maintenant emprisonnés ?

Oui. Nous nous sommes rendus au Rwanda pour consulter et étudier les archives du Tribunal pénal international pour le Rwanda, qui a jugé les responsables du génocide. Nous avons ainsi eu accès aux procès-verbaux du jugement des animateurs de la radio et avons ensuite rencontré la présentatrice la plus connue, Valérie Bemeriki, qui a été condamnée à la prison à vie.

Vous avez reconstitué très précisément leur studio d'enregistrement et vous avez travaillé à partir d'archives sonores de la radio. Votre théâtre relève-t-il du documentaire ?

Je ne crois pas que mon théâtre soit un théâtre documentaire. J'ai en effet utilisé des documents existants, mais j'ai condensé tous ces matériaux en une seule émission. Cela ne correspond donc pas à la réalité. Comme pour mes spectacles précédents, j'ai écrit une histoire, un script que nous jouons maintenant sur scène. Les paroles que font entendre les comédiens ont toutes été dites : je n'ai rien inventé. Sauf que ce ne sont pas obligatoirement les personnages figurant dans la pièce qui ont prononcé les mots que j'utilise. Il y avait une dizaine d'animateurs-journalistes à la RTL, je n'en ai conservé que quatre pour le spectacle. Nous avons aussi modernisé cette radio, pour la rendre plus actuelle. Je qualifierais notre démarche de naturaliste, plutôt que documentaire. Nous sommes également loin du théâtre brechtien, car nous n'établissons aucune distance.

Que se passait-il concrètement à la RTL ?

C'était une radio interactive : les auditeurs appelaient et parlaient de la musique qu'ils écoutaient. Puis il y avait, par moments, des discours qui appelaient directement au meurtre. Mais cette radio gardait une démarche d'information généraliste, avec des reportages sur le Tour de France, par exemple. C'est cette ambiguïté qui m'a particulièrement intéressé. Lorsque nous avons joué à Kigali, des spectateurs m'ont dit : « C'était exactement comme ça, mais vous avez oublié Mireille Mathieu ! » Nous avons donc rajouté l'une de ses chansons.

Vos comédiens ont-ils vécu les événements tragiques dont il est question ?

Diogène Ntarindwa était engagé dans les troupes du Front patriotique rwandais, mais il écoutait aussi la RTLM et se souvient bien des émissions de Kantano Habimana, qu'il interprète dans la pièce. Et Nancy Nkusi, qui joue Valérie Bemereki, avait huit ans au début des événements et a fui avec ses parents. Sujet tabou, sa famille n'évoquait jamais ces violences. Elle a découvert leur tragique réalité lors de notre travail commun et est revenue au Rwanda pour jouer la pièce.

Étrangement, la radio RTLM attaque parfois le président hutu Juvénal Habyarimana...

Je me représente le jeu politique rwandais de l'époque comme une hydre à deux têtes. Sur la scène internationale, le président affichait l'image d'un modéré qui voulait pacifier le pays. Sur le plan national, il mettait peu à peu en place le génocide, notamment en finançant la RTLM. Il était à la fois le bon et le méchant. C'est un jeu très sophistiqué : de nombreuses énigmes non résolues demeurent, comme les commanditaires du crash de l'avion présidentiel ou encore ce qui a déclenché le génocide. Selon les sources, les accusations portent certaines fois sur les Forces armées rwandaises, d'autres fois sur le Front patriotique rwandais rebelle.

Quel est le rôle du prologue et de l'épilogue dans votre spectacle ?

Il fallait apporter des informations au spectateur pour qu'il comprenne mieux les allusions qui sont présentes dans l'émission de radio, c'est-à-dire dans le cœur du spectacle. La pièce montre d'abord le chemin qui a été suivi pour arriver au génocide, puis les dernières heures, au moment où les bourreaux comprennent que c'est fini et s'acharnent encore. Ils déchaînent une violence aveugle et encouragent à tuer le maximum d'ennemis avant de perdre la partie. Notre spectacle n'explique pas ce qui s'est passé : il met en lumière l'atmosphère de ces événements. Par ailleurs, beaucoup de Tutsis n'étaient évidemment pas conscients de l'existence du génocide, rassurés par les accords d'Arusha, signés entre 1992 et 1993. Ces accords diplomatiques concernaient plusieurs États, dont le Burundi et le Rwanda, et visaient à régler les conflits racistes entre Hutus et Tutsis, notamment en garantissant l'intégration des Tutsis dans la politique nationale.

Ce génocide apparaissait ainsi comme inimaginable...

Un temps de travail avec une psychologue nous est apparu nécessaire pour saisir les mécanismes du génocide. Il fallait s'intéresser autant aux victimes qu'aux bourreaux. Il est extrêmement complexe de comprendre comment se fabrique un bourreau et comment l'acte de torturer devient, pour certains, une activité « normale » et quotidienne. On ne peut pas vraiment décrire le mécanisme qui produit cela. On peut juste décrire une atmosphère propice à cela.

Les journalistes de la RTLM ont-ils un sentiment d'innocence n'ayant tué personne directement ?

En effet, ils l'ont dit lors de leur procès. Qu'ont-ils gagné dans cette participation indirecte au génocide ? On a fait croire aux Hutus qu'il était non seulement légal de tuer les Tutsis, mais qu'il y avait aussi des choses à gagner : une petite maison, une voiture... Il y avait l'idée que cela était un acte positif. Dès le début du génocide, il a clairement été exprimé qu'il y avait une légitimité à exterminer les Tutsis, qualifiés de « cancrelats ». Cela a développé un sentiment d'impunité au sein de la communauté hutue. D'un point de vue étatique, ce génocide n'était pas organisé comme dans l'administration nazie, avec un plan industriel d'extermination. En conséquence, quand la responsabilité individuelle a été mise en cause au moment des procès, les réactions des protagonistes ont été très différentes. Tous n'ont pas agi de façon directe. Quand le philosophe a joué sur les métaphores : « Le grand arbre qui nous fait de l'ombre doit être coupé », le militaire a dit : « Il y a un danger pour le peuple et il faut former des milices pour se protéger », et le journaliste a fait écouter de la musique et rire les auditeurs. Chacun a tout de même sa responsabilité, difficilement évaluable. Selon des études, au terme du processus, il y aurait eu des centaines de milliers de génocidaires.

Les animateurs de la RTLM détournent-ils le sens premier des mots qu'ils emploient ?

C'est la raison pour laquelle les juges, lors des procès, ont fait appel à de nombreux experts en linguistique. La langue rwandaise est complexe et utilise beaucoup de métaphores. Ainsi, quand les journalistes disaient « libérer », les auditeurs entendaient « torturer », « travailler » pour « tuer ». Les linguistes ont donc composé un dictionnaire de métaphores utilisées par les génocidaires. Un chanteur célèbre n'a, par exemple, pas été condamné pour ses chansons, car il n'a pas été prouvé que les paroles, très équivoques, étaient condamnables. Mais il a été condamné pour un discours sans ambiguïté à un groupe de meurtriers dans son village. Le chef de la RTLM n'a pas été condamné en tant que directeur de la station, mais pour une conversation publique tenue dans un hôtel. Les notions de responsabilité et de culpabilité sont très difficiles à définir et à prouver dans le cas de génocides.

Comment comprendre le processus d'escalade de cette violence meurtrière survenue au Rwanda ?

La plupart des assassins étaient des jeunes hommes, célibataires et sans enfant. Dans les sociétés où les jeunes de moins de vingt-cinq ans sont nombreux et connaissent des difficultés à s'insérer dans la société qui ne leur offre ni travail ni famille, il semble qu'il y ait un terrain favorable à cette violence incontrôlable. Dans *Hate Radio*, il n'y a qu'une seule femme dans un groupe très masculin. Elle n'utilise pas le même vocabulaire vulgaire que les hommes et a beaucoup de références religieuses.

***Hate Radio* s'inscrit dans une série de spectacles « politiques » produits par l'IIPM (International Institute of Political Murder). Quelles sont les motivations qui sous-tendent vos pièces ?**

C'est la démocratie post-moderne qui nous intéresse. Il y a quelques mois, j'ai réalisé à Moscou la reprise de trois procès contre des artistes : entre autres celui contre les Pussy Riot. Ce travail se focalise sur la liberté de la culture au sein de l'État russe dirigé par Vladimir Poutine. Les magistrats, les avocats et les témoins qui apparaissent dans notre procès populaire durant seize heures sont ceux qui ont participé au véritable procès. Ceux qui ont pris le parti de la condamnation étaient convaincus de la menace portée par ces artistes contre l'État russe. Selon eux, les artistes prendraient part à un complot plus vaste, qui viserait à détruire la Russie éternelle et ses traditions. Il est alors difficile de distinguer qui est le démocrate, qui défend les libertés.

À Moscou, la police est intervenue pour interdire votre performance...

Il y a eu, en effet, un moment de grande théâtralité involontaire lorsque les policiers et les cosaques, qui travaillent la main dans la main, ont envahi le lieu de la performance. Ils ont été stupéfaits de voir notre procureur général, Maxim Shevchenko, animateur vedette de la première chaîne d'État louant la gloire de Poutine, assis derrière son bureau et participant à notre procès. Plus personne ne comprenait ce qui se passait et le réel s'inversait. Ce qui était curieux, c'est que je n'avais aucun acteur professionnel dans la salle, mais des dizaines d'amateurs, dont certains ne savaient même pas qu'ils faisaient partie de la performance puisque qu'ils étaient certains d'être dans le réel et dans la vérité.

Selon vous, qu'est-ce que le théâtre peut apporter de plus, par rapport aux films documentaires et aux témoignages enregistrés ?

Ce qui m'intéresse, c'est de montrer ce que personne ne voit vraiment. Avec *Hate Radio*, c'était le studio et le quotidien des animateurs. Il s'agissait de révéler la banalité du génocide à travers le travail des animateurs et journalistes. On les voit s'amuser et boire une bière, tandis que les cadavres s'amoncellent hors du studio. Le théâtre permet de montrer la face cachée. Par ailleurs, il permet de s'adresser à chacun. Dans la pièce, le spectateur écoute l'émission à travers un casque, qu'il peut retirer à son gré. Nous avons en effet souhaité le placer dans la position d'un auditeur de radio. On parle donc à chaque spectateur, tout en lui laissant la possibilité de se soustraire à notre propos. Au théâtre, nous ne sommes jamais dans un rêve : nous sommes toujours éveillés.

Propos recueillis par Jean-François Perrier

MILO RAU

Enseignant en sociologie après avoir été élève de Pierre Bourdieu à Paris, essayiste, critique, réalisateur de cinéma, metteur en scène de théâtre, Milo Rau croise l'ensemble de ses compétences pour « rendre accessible aux spectateurs des événements historiques majeurs ». Qu'il choisisse d'évoquer Les Dernières Heures des Ceaușescu (2009), la tuerie norvégienne d'Utoya (La Déclaration de Breivik, 2012) ou, tout dernièrement, la condamnation des féministes russes des Pussy Riot (Les Procès de Moscou, 2013), ce jeune artiste suisse procède de la même façon rigoureuse. Avec les membres de l'Institut International du Crime Politique qu'il a fondé en 2007 entre Berlin et Zurich, il se livre à des recherches minutieuses pour chacun de ses projets, multipliant les rencontres avec les témoins de l'époque, consultant l'ensemble des archives disponibles sur le sujet afin d'en présenter des reconstitutions esthétiquement élaborées. En dépassant les frontières entre les différents médias artistiques, en mêlant l'Histoire, l'art et la politique, Milo Rau compose un théâtre du réel qui privilégie la réflexion sur l'endoctrinement, la pédagogie exigeante sur l'information superficielle et réductrice.



autour de *Hate Radio*

DIALOGUE AVEC LE PUBLIC

23 JUILLET - 11H30-12H45 - ÉCOLE D'ART

rencontre avec **Milo Rau** et l'équipe artistique de *Hate Radio*, animée par les Ceméa

Informations complémentaires sur cette manifestation dans le *Guide du spectateur*.

Toute l'actualité du Festival sur www.facebook.com/festival.avignon, sur twitter.com/festivalavignon et sur www.festival-avignon.com

Pour vous présenter les spectacles de cette édition, plus de 1 750 personnes, artistes, techniciens et équipes d'organisation ont uni leurs efforts, leur enthousiasme pendant plusieurs mois. Plus de la moitié, techniciens et artistes, salariés par le Festival ou les compagnies françaises, relève du régime spécifique d'intermittent du spectacle.